Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 15 (1989)

Heft: 2

Artikel: Entre le travail et la vie

Autor: Lamoureux, Diane

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-814739

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ENTRE LE TRAVAIL ET LA VIE

Diane Lamoureux
Département de science politique, Université Laval
Cité Universitaire, Québec - Canada G1K 7P4

"Madame X, mère de six enfants, se reposait en ravaudant des bas"
La Bonne Parole, vol XXV, no. 1, janvier 1937

Les superwomen sont fatiguées et il est de plus en plus évident que la conciliation entre travail domestique et travail rémunéré ne va pas de soi. Reste à savoir qui fera les frais de cette difficulté. Jusqu'à présent, l'enquête que nous avons menée nous amènerait à conclure que ce sont les femmes qui en ont fait les frais. Course contre la montre ou course après sa vie, le marathon est épuisant et sa longueur imprévisible. Lorsqu'on fait la sommation des dépressions nerveuses, de l'épuisement professionnel, des consultations psychologiques diverses et des sentiments d'inadéquation, on ne peut qu'en déduire que les femmes avec lesquelles nous nous sommes entretenues se sentent coincées et arrivent difficilement à se dépêtrer dans la multitude des contraintes temporelles qui leur sont imposées. Cependant, les entretiens nous font également percevoir chez celles-ci un sentiment d'urgence par rapport à des changements sociaux et une volonté, à travers tout cela, de redéfinir le travail et de prendre le temps de vivre.

Je ne pourrai, bien évidemment, dans le cadre de cet article, rendre compte de l'ensemble des résultats de l'enquête. Mon projet est plus modeste. D'abord, il s'agit d'expliquer en quoi consiste cette enquête pour ensuite analyser deux éléments qui donnent à réfléchir : les notions de travail et de temps pour soi.

1. La nature de l'enquête

L'enquête que j'ai menée [1] portait sur les stratégies temporelles des femmes combinant travail domestique et travail rémunéré. Elle s'est déroulée en trois temps mais les résultats dont je vais faire mention ici sont tirés du troisième volet, portant sur 100 femmes âgées de 25 à 45 ans et ayant au moins un enfant. Les répondantes se répartissent à part égale entre Montréal et Québec et entre monoparentales et biparentales. Elles font partie des catégories socio-professionnelles suivantes : enseignantes du supérieur, professionnelles, infirmières, cadres et secrétaires. L'échantillon a été constitué

[1] Avec l'aide des assistantes Caroline Désy. Elaine Lacasse, Chantal Maillé et Chantal Nadeau et grâce à des fonds du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada.

selon une méthode de type non-probabiliste par quotas étant donné le faible nombre (5) de femmes dans chacune des catégories. Il est évidemment très difficile de généraliser à partir d'un tel échantillon, aussi serais-je plutôt encline à le considérer comme un révélateur de tendances sociales.

Puisqu'il s'agit d'une étude sur le temps, qui avait d'ailleurs pour effet "pervers" immédiat de rendre ces femmes beaucoup plus sensibles à leur rapport au temps, il était très difficile de procéder par récits de vie, même si c'eût été la méthode la plus désirable, puisque ceux-ci s'avèrent fort onéreux en termes temporels. Aussi avons-nous limité les entretiens à deux ou trois heures et les avons-nous structurés autour d'un questionnaire ouvert, inspiré de la méthode des récits de vie, complété par un questionnaire fermé donnant quelques caractéristiques sur le statut de vie, le logement et les revenus.

Ce choix présente évidemment des avantages et des inconvénients. Le plus grand avantage est la possibilité d'agrégation des données. Comme les mêmes questions reviennent d'un entretien à l'autre, les réponses sont comparables même si leur variété est importante et elles peuvent donner lieu à des mises en rapport entre villes, catégories socio-professionnelles, statut de vie, etc. Par ailleurs le sujet est, a priori, relativement cerné. Ce qui n'est pas sans présenter certains inconvénients : les présupposées de la chercheure apparaissent plus clairement et, au lieu de laisser émerger librement la subjectivité des femmes entrevues, on la canalise à l'intérieur de nos intérêts et préoccupations.

La plupart des entretiens ont été réalisés au domicile des répondantes. En fait, notre objectif était de tous les réaliser au domicile, ce qui permet d'obtenir des notations beaucoup plus précises sur l'espace-temps domestique et de vérifier pratiquement certaines notions comme le cumul et la disponibilité. Certaines ont carrément refusé l'entretien au domicile, principalement celles qui situent spatialement leur travail rémunéré en dehors du domicile familial. Ainsi, les cadres et les secrétaires avaient beaucoup plus de réticences à nous laisser pénétrer dans des lieux qu'elles associent à l'intime que les professionnelles ou les enseignantes pour lesquelles le domicile constitue souvent un des lieux de leur travail rémunéré. Les infirmières représentent à cet égard un cas particulier : leur travail rémunéré s'effectue en dehors du domicile mais, du fait de leur horaire, elles peuvent assez facilement s'y aménager des espaces-temps de solitude.

Inutile de préciser à quel point les entretiens à domicile nous ont permis de vérifier et le cumul et la disponibilité. Rares ont été les cas où les femmes avec lesquelles nous menions notre enquête ne faisaient que participer à l'entretien : lessive, garde des enfants qui dorment ou qui jouent à l'extérieur ou dans une autre pièce, ou même tout à côté, sans parler de la sonnerie téléphonique qui, dans tous les cas est venue scander le temps des entretiens beaucoup plus sûrement que l'enregistreuse, bref, le cumul était de règle. Fait significatif, tous les entretiens ont été ponctués d'interruptions, qu'ils se déroulent au domicile, ou au bureau, et plusieurs ont dû se dérouler en deux

étapes, certaines femmes n'arrivant pas à dégager une plage horaire de deux ou trois heures consécutives. Ainsi, la revendication d'une chambre à soi, émise par Virginia Woolf il y a plus de cinquante ans, demeure toujours d'actualité.

Le questionnaire ouvert comporte quatre parties. La première, la plus ouverte également, consiste, si l'on peut dire, en un récit de vie abrégé dans la mesure où nous demandons à la femme de nous raconter sa vie depuis l'âge de 16 ans. Ceci nous permet de voir quels sont les éléments que cette femme considère comme importants, comment elle articule les diverses dimensions de son existence, le mode de découpage du réel qu'elle opère. Dans les cas où certaines dimensions étaient absentes du récit, des questions plus précises ont été posées pour les faire émerger. La deuxième partie porte sur l'organisation matérielle du temps : elle vise à déterminer sur quelles bases se partage le temps, les modalités de repérage temporel, le rapport entre domestique et rémunéré, le partage des tâches domestiques entre les membres de la famille et les services rémunérés ; cette partie est la plus proche des traditionnelles enquêtes de budget-temps. La troisième partie vise à faire apparaître la subjectivité puisqu'elle porte sur les perceptions du temps et elle comporte également plusieurs éléments diachroniques. Enfin, la quatrième partie porte sur les désirs de temporalités en créant des situations hypothétiques et en demandant aux répondantes de se prononcer et d'opérer des choix par rapport à celles-ci.

Suite à la première série d'entretiens, que nous avons réalisée il y a quatre ans, dix thèmes ont fait l'objet d'une attention particulière dans le dépouillement et la classification des informations contenues dans les entretiens. Il me semble important de préciser qu'il ne s'agit pas de thèmes établis a priori mais découlant de la lecture d'une première série d'entretiens (une quinzaine) réalisés à partir de la première version du questionnaire. Ces thèmes sont les repères temporels, le degré d'organisation temporelle, le rapport à la technologie domestique, l'impact de la venue d'enfant, le rapport à l'espace, la notion de travail, les désirs de temporalité et les notions de temps libres, de solitude et de flânage.

Comme il m'est impossible de donner un aperçu des résultats concernant tous ces éléments, je voudrais me contenter d'explorer deux dimensions : comment la notion de travail est mise à l' oeuvre dans le discours, d'une part, et, de l'autre, comment l'identité personnelle se construit à travers la construction de ce que j'appellerais un "temps pour soi" ?

2. Quelques variations autour de la polysémie du travail

L'édition 1979 du *Petit Robert* consacre un peu plus d'une page au terme "travail" et il s'avère intéressant de voir comment se déploie cette notion. Deux sens fondamentaux sont distingués : d'abord, "état de celui qui souffre,

qui est tourmenté ; activité pénible" en faisant mention d'une utilisation spécialisée en ce qui concerne l'accouchement ; ensuite, "ensemble des activités humaines coordonnées en vue de produire ou de contribuer à produire ce qui est utile", aussi dans cette définition le travail est-il opposé au repos. Cette deuxième définition est intéressante, d'autant plus qu'elle fait appel, de façon spécialisée, au lien social puisqu'on lit plus loin que, dans un sens développé au XIXe siècle, la notion de travail consiste dans l'"activité organisée à l'intérieur du groupe social et exercée de manière réglée" en précisant un premier sens qui consiste en une "activité laborieuse professionnelle et rétribuée".

Cette petite digression me semble utile pour montrer à quel point l'utilisation sociologique courante est parcellaire puisque nous avons un peu trop tendance à faire s'équivaloir travail et argent, sans parler de notre fâcheuse propension à l'analogie entre temps et travail. Et je n'ai pas l'intention de rouvrir la polémique concernant le statut de travail de l'entretien domestique ou de la procréation, même si le concept de travail tel qu'utilisé dans les recherches féministes s'apparente beaucoup plus aux deux sens premiers du terme.

Deux éléments m'ont cependant frappée à la lecture des entretiens. D'abord, le refus quasi viscéral d'être cantonnées à la sphère du domestique. Peu importe le boulot ou la satisfaction qu'on peut en tirer, seules deux répondantes, lorsqu'on posait très précisément la question du choix entre travail rémunéré et travail domestique, à égalité de revenu personnel, choisissent le travail domestique. Pour les autres, des réponses du style "je ne resterais pas à la maison, je n'aime pas le travail domestique" (entrevue No 11) sont monnaie courante. Le second élément concerne les clivages à l'intérieur de la notion de travail. Lorsque, dans une recherche comme la mienne, j'analyse l'articulation entre travail rémunéré et travail domestique, je me sers d'une opposition dichotomique entre payé et non-payé. Or ce ne sont absolument pas ces distinctions qui sont à l'oeuvre dans le discours de nos répondantes.

On assiste de fait à la superposition de deux couples d'oppositions. D'un côté, nous assistons à une séparation entre l'intérieur et l'extérieur, i.e. par rapport au lieu dans lequel s'effectue le travail. De l'autre, on peut construire également une opposition entre productif et nourricier. Ces distinctions, qui se superposent dans la plupart des entretiens s'avèrent particulièrement productrices de sens. Voyons un peu plus en détail de quoi il s'agit.

L'intérieur et l'extérieur agissent différemment selon les catégories socio-professionnelles et à l'intérieur même de ces catégories. De façon générale, on peut dire que celles pour qui le domicile est également un lieu de travail professionnel (les enseignantes et les professionnelles, plus particulièrement, et encore, pas toutes) vont avoir tendance à distinguer entre ce qu'elles font à la maison et ce qu'elles font à l'extérieur et non pas à opérer un découpage entre domestique et rémunéré. Leurs problèmes de conciliation temporelle

sont également très différents de ceux que rencontrent celles que leur activité professionnelle oblige à des déplacements hors du domicile. Leur organisation temporelle est souvent moins rigide également.

Ceci se comprend aisément. Celles dont le travail rémunéré se situe à l'extérieur du domicile, doivent dégager des plages horaires de non-disponibilité domestique. On ne doit toutefois pas en conclure que cette absence physique diminue la charge mentale. Au contraire même. A cet égard, le téléphone s'avère fort utile : il permet presque l'ubiquité. Mais la séparation spatiale du rémunéré et du domestique permet parfois de faire le vide quoique les enfants sont présents lors du travail et que souvent le travail trouve à s'étendre à la maison, sauf pour celles qui font plutôt des travaux d'exécution comme les secrétaires et les infirmières. Ainsi, cette cadre, qui apporte régulièrement du travail à effectuer à la maison dans certaines circonstances parce que "si les enfants sont malades, je ne suis pas capable de fonctionner" (entrevue No 23).

Par ailleurs, celles qui effectuent une partie de leur travail rémunéré à domicile ont un degré de cumul important entre domestique et rémunéré : on peut attendre le plombier, s'occuper des enfants, surveiller la cuisson du repas ou faire une lessive tout en préparant un cours, lisant une revue médicale ou revisant un dossier juridique. Ce cumul est d'ailleurs assez souvent un moyen de masquer la réalité du travail domestique, particulièrement dans sa dimension d'entretien ménager, qui est généralement dévaluée.

La situation des cadres est à cet égard ambivalente. Performantes professionnellement à leur boulot, elles veulent l'être comme mères à la maison. Mais leur performance professionnelle dépend en partie de leur capacité d'étendre leurs heures de travail. Elles doivent donc souvent rapporter du boulot à la maison. Mais elles le conçoivent clairement comme une surcharge de travail [2] et ont beaucoup plus tendance que les professionnelles ou les enseignantes à cacher ce travail : au lieu de cumuler, elles attendent que les enfants dorment ou encore, elles se lèvent plus tôt le matin.

Enfin l'intérêt de cette opposition surgit lorsqu'on aborde la définition du travail qui nous est donnée par les secrétaires, les cadres et les infirmières. Pour celles-ci, le travail, c'est fondamentalement ce qui se fait en dehors de la maison. Ainsi, le bénévolat, l'implication communautaire et même le transport des enfants sont perçus comme un travail, recelant des impératifs de productivité alors que ce qui se déroule à l'intérieur de la maison a plutôt un sens de tâche et leur semble détaché de tout rapport social.

Une deuxième opposition productrice de sens est celle qu'on peut établir entre le productif et le nourricier. A cet égard, le discours des infirmières sur leur travail rémunéré est intéressant. C'est le groupe parmi lequel nous

---

[2] Ainsi cette femme qui nous disait "J'apporte souvent du travail à la maison... c'est par obligation", entrevue 23.

avons rencontré le plus d'insatisfaction au travail et je mettrais en rapport cette insatisfaction et la logique nourricière de la fonction infirmière alors que les projets de rationalisation administrative, tant dans les hôpitaux que dans les CLSC, vont dans le sens de l'introduction d'une logique productiviste dans la profession. Peut-être d'ailleurs n'est-ce pas un hasard si c'est dans ce groupe que l'on rencontre le plus de cas d'épuisement professionnel.

Par ailleurs, le côté réalisation, dans le double sens de la production de quelque chose de repérable qui nous est extérieur et de réalisation de soi est une dimension importante qu'on ne concède qu'au travail rémunéré. "Aussi un travail où il y a des productions de temps en temps, où il y a un produit fini. Ensuite, tu passes à autre chose" (entrevue 26). Un tel genre de réalisation est opposé au caractère répétitif du travail domestique.

Un autre élément à prendre en considération dans cette opposition productif/nourricier, c'est le rapport aux enfants. Certes toutes soulignent à quel point la venue du premier enfant a amplifié la structuration de leur temps et a littéralement constitué la sphère du domestique [3]. Mais il est tout aussi significatif qu'aucune ne mentionne les soins aux enfants comme constituant un travail : on attribue le statut de travail au ménage, à la lessive et aux repas qui s'accomplissaient dans des conditions différentes avant la venue du premier enfant, mais lorsqu'on parle des enfants spécifiquement l'accent est mis sur le côté relationnel. La fonction se déplace alors du productif à l'affectif. De même s'occuper de personnes, en dehors d'un contexte de rémunération, n'est pas considéré comme un travail mais comme un rapport d'échange humain sans se faire trop d'illusion sur le caractère plutôt inégal de cet échange en ce qui a trait aux enfants.

Fait assez paradoxal cependant, l'affectif apparaît très peu dans les rapports de couple. Peu importe la catégorie socio-professionnelle à laquelle elles appartiennent, lorsqu'elles parlent du conjoint, ce qui arrive tout de même rarement alors que les enfants sont omniprésents, c'est plutôt comme un co-travailleur. Les seuls cas où l'affectif intervient c'est lorsque le conjoint n'est pas cohabitant. Mais le temps de couple est alors assimilé à un temps pour soi, au même titre que les rapports d'amitié. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet.

Bref, nous retrouvons là des éléments extrêmement intéressants pour nous aider à repenser non seulement la notion de travail mais également les rapports sociaux et l'articulation entre la sphère domestique et la sphère sociale.

---

[3] Voir à ce sujet mon article sur "L'espace machinal" (1989).

3. Le temps pour soi

Un autre aspect intéressant à explorer, c'est la nécessité ressentie par presque toutes de se dégager un temps pour soi, afin de se sentir exister, en dehors des contraintes temporelles qui sont leur lot habituel. Ce temps pour soi prend des formes variables pour chacune et le degré de culpabilité varie également mais toutes l'estiment essentiel à leur équilibre.

Il y a, par contre, une conscience aiguë de la transgression des attentes sociales reliées à ce temps pour soi. Certaines l'assimilent même à du temps volé. Chose sûre, c'est qu'il s'agit d'interstices. Et ce temps est celui de la solitude ou des rapports affectifs non-familiaux.

Pour beaucoup d'entre elles, le rapport à soi passe par la solitude. Solitude programmée / programmable pour celles qui vivent diverses formes de garde partagée des enfants, puisqu'il y a des moments où elles peuvent se retrouver seules au domicile et qui vivent en fait deux vies parallèles, telle cette secrétaire qui fait les 5 à 7 une semaine sur deux ou cette professionnelle qui alterne entre son enfant et ses amies et amis.

Solitude provoquée et vécue comme des vacances pour cette enseignante qui se programme du boulot l'été à l'étranger pour pouvoir reprendre sa vie de célibataire ou encore cette autre enseignante qui confie régulièrement sa fille à des copains pour se réfugier dans sa maison de campagne. Ce qui est intéressant dans ces deux cas c'est de constater à quel point elles perçoivent fondamentalement sous l'angle du rapport à soi ce qui constitue souvent des périodes intensives de travail rémunéré. Mais le relâchement de la charge mentale liée au cumul du domestique et du rémunéré, suffit à leur faire considérer ces intermèdes comme des vacances. Solitude provoquée également pour cette secrétaire qui met à profit les contraintes du co-voiturage pour s'accorder une heure de solitude tous les matins de la semaine, moment qui lui sert à prendre tranquillement son petit déjeuner en lisant son journal et en faisant le vide dans sa tête.

Une autre forme répandue de temps pour soi, c'est le ralentissement. C'est un peu cet aspect des choses que nous avons appelé le flânage. Cette stratégie temporelle s'apparente grandement au freinage dans les usines. Il s'agit de prendre délibérément plus de temps pour accomplir quelque chose. Ainsi cette enseignante qui nous parle de la volupté qu'elle retire du fait de prendre quelquefois deux heures pour son petit déjeuner.

Mais flâner, c'est aussi faire autre chose que ce que l'on devrait faire. Se promener au lieu de préparer un cours, magasiner au lieu de faire le ménage, rêver plutôt que produire. Bref c'est un décrochage qui est souvent la condition nécessaire au raccrochage mais qui est vécu comme un moment de révolte. Révolte contre la productivité, l'efficacité et la performance. A la manière d'un intermède dans la course contre la montre.

Une troisième dimension du temps pour soi, c'est l'affectif. Cela se vit quelquefois à la maison, jamais au boulot et généralement à l'extérieur. Les dimensions en sont très variées. Ce peuvent être les loisirs en famille ou une relation amoureuse mais c'est en tout cas un moment identifié à du non-travail. Ce qui est intéressant c'est de constater à quel point les amies sont importantes sur ce plan. Toutes mentionnent leurs amies concernant leur temps libre et l'affectif dégagé de rapports de travail prend souvent la forme de rapports entre femmes. Les seuls cas où les hommes interviennent dans le discours à cet égard c'est lorsqu'il s'agit d'une relation amoureuse non accompagnée de cohabitation.

Les rapports d'amitié sont vécus différemment selon les catégories socio-professionnelles. Les secrétaires, les cadres et les infirmières ont plutôt tendance à les situer à proximité temporelle de leur travail rémunéré : heure du lunch, 5 à 7, soirées planifiées longtemps à l'avance. Les professionnelles et les enseignantes auraient plutôt tendance à les situer à proximité temporelle du travail domestique. D'ailleurs, chez ces deux dernières catégories, l'amical et le "familial" sont beaucoup plus imbriqués que pour les trois autres.

Mais dans tous les cas, ce qui est frappant, c'est cette revendication de temps pour soi, ce refus de se faire enfermer dans le seule monde des contraintes temporelles, cette tentative de voir le temps passer. On peut donc dire que le sens de soi s'affirme dans le rapport au temps.

BIBLIOGRAPHIE

LAMOUREUX Diane (1989), "L'espace machinal", Recherches féministes, Vol. 2, No 1, juin.